

Retour au texte : Apocalypse 5 et 13.1-10

Nous voilà déjà en train d'aborder les caractéristiques du monstre de la mer et pour cette raison, avant de pouvoir conclure sur sa référence historique, il nous faudra cerner l'ensemble des traits par lesquels ce monstre marin véhicule un profond travestissement de l'Agneau – nous présenterons, en quelques points, les principales correspondances – puis, en approfondir les plus significatives⁶⁰ :

- Par des diadèmes sur ses cornes et des noms blasphématoires, le monstre s'arroge l'honneur dû à Dieu et au Christ (13.1).
- Le monstre reçoit du dragon qui se cache, puissance, trône et autorité (13.2), tout comme l'Agneau issu du trône, à la puissance au septuple (5.6), avait reçu le livre (5.7) et le pouvoir (5.12) du Dieu invisible et intronisé.
- Une toute-puissance est revendiquée pour lui (13.4) au moyen de deux questions qui tordent celles de Psaumes 89.9 (cf. v. 7) ou 113.5, alors qu'une autre question, posée par un ange, avait préparé le lecteur pour la participation de l'Agneau à la toute-puissance (5.2).
- Par une permission préalable le monstre est capable d'œuvrer (13.5), singeant l'activité de l'Agneau qui par sa victoire à la croix peut ouvrir le livre de Dieu (5.5) et ses sceaux (6.1ss), mais sa marge de manœuvre est un droit d'exercice pour un temps strictement limité (13.5), alors que l'autorité que l'Agneau reçoit de Dieu est sans limite spatiale ou temporelle (5.13).
- Son parler arrogant dissimule le fait qu'il ne sait et ne peut que ce qui lui a été permis (13.5), tandis que l'Agneau aux sept yeux jouit d'une plénitude de sagesse et de connaissance (5.6).
- Le monstre aimerait bien régner sur les tribus, peuples, langues et nations (13.7), parce que l'Agneau règne sur un peuple universel que sa mort a racheté (5.9-10 et 1.6; voir aussi 7.9 et 14.6).
- Le monstre part en guerre et vainc ses adversaires (13.7), imitant la victoire du Christ qui rend celui-ci digne (5.5).

60. Pour une analyse plus développée de ce qui est présenté ici, le lecteur consultera encore notre article « Procédé », p. 503-509.

- Il se fait un complice du deuxième monstre (13.11) dont les deux cornes trahissent, là encore, une sorte d'anti-agneau à la voix de dragon, diamétralement opposé à l'Agneau aux sept cornes de la puissance universelle (5.6).

Cette série de correspondances invite maintenant à quelques commentaires. De toute évidence, le monstre marin voudrait bien être « digne » comme l'Agneau, mais cela lui est impossible : l'Agneau est digne parce que Seigneur de la création ; le monstre, par contraste, n'est que créature. C'est pourquoi la délégation ou transmission de pouvoirs par le dragon au premier monstre (13.2), règne par personne interposée qui veut égaliser l'octroi des pouvoirs de Dieu à son Messie⁶¹, n'est que ridicule finalement et beaucoup d'ironie teinte la double caractérisation d'un anti-christ, amalgame et inversion grotesques des quatre bêtes de Daniel 7, et d'un dragon déjà détrôné et précipité qui lui lègue sa soi-disant autorité.

Ce qui ne veut pas dire que l'Apocalypse sous-estime le mal ou encourage le lecteur à le faire. Au contraire, car dans l'intrigue tout un monde se fait tromper par ses machinations et le lecteur ne peut s'empêcher d'y réfléchir. N'empêche que ce monstre présumé apte, par le dragon, à devenir son agent accrédité reste un pauvre simulacre de l'Agneau acclamé digne de recevoir « pouvoir, richesse, sagesse, force, honneur, gloire et louange » (5.12). Sans oublier que le dragon n'est toujours qu'un dragon entravé, obligé par sa chute à s'effacer et à agir par l'intermédiaire des suppôts qu'il dote de ses pouvoirs au triple. L'obligation à céder ainsi son pouvoir, préfigure de fait l'enchaînement que l'ange plus puissant que lui, lui imposera (20.1-2)⁶². Ce qu'il « donne » (13.4) à sa marionnette n'échappe pas à un contexte circonscrit d'abord par cinq passifs de l'action divine, discrète et efficace : « il lui fut donné » (13.5 deux fois, 13.7 deux fois ; cf. 13.15)⁶³, puis par les limites strictes imposées à son agir (quarante-

61. Pour le dragon qui dépêche son monstre comme parodie de Dieu qui envoie son Fils, voir par exemple A. Pohl, *Offenbarung* (vol. 2), p. 124.

62. Ainsi Corsini, *Apocalypse*, p. 276, pour qui cette défaite du satan est à lire non pas comme future mais passée, accomplie à la croix.

63. Signalons ici, sans la suivre, l'interprétation de C. Rowland, *Revelation*, p. 113, qui préfère voir dans ces passifs non pas une permission divine mais plutôt un acquiescement (tacite) humain : si César ou Mammon arrivent à usurper la place qui revient à Dieu, c'est à cause de nous.

deux mois)⁶⁴, en contraste évident avec la suprématie sans bornes dont jouissent Dieu et l'Agneau (5.13). Une même permission divine caractérise le scénario évangélique où, devant Jésus, le tentateur avoue avoir reçu entre ses mains une domination universelle (Lc 4.6). Si le vice-roi du dragon d'Apocalypse 13 a l'air de régner, le temps qui lui est alloué est un rien en comparaison avec un millénium de gouvernement par les justes précédant le règne éternel du Christ.

Il faut avouer que malgré ce que nous venons de dire, le pouvoir, le trône et la grande autorité du premier satellite du dragon rivalisant avec ce que le Ressuscité possède (2.28; 3.21), constituent un véritable dilemme *dans l'action narrée* en ce sens que dans le dragon qui octroie ainsi son autorité, le monde dans son aveuglement a le malheur de prendre pour son dieu, à tort, « le dieu de cet éon » (2 Co 4.4) ou pour son prince, « le prince de ce monde » (Jn 12.31). La méprise, ici, vient d'une tromperie monstrueuse montée par un adversaire qualifié, ailleurs, de « menteur et père (des menteurs) » (Jn 8.44). Le Jésus des Évangiles synoptiques l'avait affronté (Mt 4/Lc 4), refusant de se faire octroyer, par la main du satan, ce qui lui reviendrait un jour de la part de Dieu dont, selon l'Apocalypse, il partage le trône (Ap 3.21). Mais même sans connaissance de ces avertissements donnés par d'autres textes du Nouveau Testament, le lecteur de l'Apocalypse en sait bien plus que les pauvres terriens de l'intrigue, dupés par ces ruses, et il est en mesure de reconnaître comment le texte tourne tout cela spectaculairement en ridicule, convertissant l'action diabolique redoutable en simple cocasserie.

C'est l'attaque blasphématoire et arrogante du monstre contre Dieu et sa demeure (13.5-6) qui donne entrain à l'idolâtrie à laquelle succombe à cet endroit la quasi-totalité de la terre. C'est la seule fois qu'une des nombreuses acceptions, toujours négatives, de cette expression parle de « tous les habitants de la terre »⁶⁵, sans

64. Cette période finie correspond exactement à celle de l'affliction ou de la protection de l'Église, mille deux cent soixante jours ou trois ans et demi (11.2; 12.6, 14) : le monstre n'échappe pas aux règles gouvernant l'histoire humaine entre l'inauguration de la nouvelle alliance et sa consommation.

65. 6.10; 8.13; 11.10 deux fois; 13.8; 13.14, deux fois; 17.8; enfin, avec une variante, en 13.12; 14.6; 17.2. Aune, *Revelation 1-5* (vol. 1), p. 240, ne voyant pas le parallèle antithétique, se contente de gloser l'expression par une piètre paraphrase « les persécuteurs non-chrétiens des chrétiens ».

doute parce que le monstre aspire à atteindre la diversité (5.9-10) et l'immense nombre (5.11) des vrais adorateurs, en imitation de l'universalité reflétée par la formulation « toute créature qui se trouve au ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer, et tout ce qu'ils contiennent » (5.13). Dans son orgueil démesuré, au reste, le monstre est le reflet des figures de Daniel 7 et 8, qui semblent avoir servi de modèles à sa caractérisation⁶⁶.

Dans le complot tel qu'il se développe, l'apparent succès terrestre du monstre issu de la mer représente une atteinte à l'ordre sur lequel préside Dieu intronisé. Toutefois, la défaite des adorateurs de Dieu (13.7) reste secondaire même si, à première vue, elle paraît consacrer le projet. Nous aurions tort d'oublier que c'est l'Agneau, qu'on sait victorieux (5.5), qui a déclaré la guerre en ouvrant dès 6.1 les sceaux. Le mal dans l'Apocalypse ne prend jamais l'initiative; il ne lui est donné que de réagir et l'intensification apparente du conflit ne change rien à son issue. À la rédemption qui touche les êtres humains issus « de toute tribu, toute langue, de tout peuple et de toutes les nations » (5.9), le monstre réplique certes par une destruction censée confirmer son autorité rivale sur « toute tribu, tout peuple, toute langue et toute nation » (13.7). Mais cette réussite n'est que partielle, car le nom des saints vaincus voués à l'éternité ne pourra en aucun cas être éliminé du livre de vie (13.8, reprenant 3.5).

Leur mise à mort ne consolide donc aucune suprématie, ne sacre aucun règne universel du mal : ce martyr sera plutôt, par un retournement, le moyen de défier l'ennemi. Le consensus anti-Dieu des habitants de la terre s'avérera alors être tout aussi illusoire car, conformément à l'espérance chrétienne robuste pour laquelle Philippiens 2.10-11 constitue l'expression apostolique classique, les nations libérées du joug du monstre trouveront en Dieu leur lumière⁶⁷. Ce qui est par conséquent décisif, ce sont l'endurance et la foi des saints (13.10), et non pas la guerre que le monstre leur livre (13.7), car la victoire de l'Agneau qu'ils suivent partout est pour eux aussi, un triomphe irrévocable. C'est toute la différence entre « il a vaincu » (5.5), pour signifier la victoire paradoxale de la croix – victoire dernière – et le passif divin ironique « il lui fut

66. Dans ce sens Beale, *Revelation*, p. 698.

67. Nous reviendrons, au chapitre 5, à cet optimisme de l'Apocalypse concernant le succès remporté par la fidèle proclamation de l'Évangile.

donné... de vaincre » (13.7), riposte si l'on veut mais petite victoire partielle, pénultième, éphémère : ce monstre ne vainc qu'en apparence et ne peut que parodier l'œuvre de salut du Messie qui reçoit son titre de gloire en raison de sa victoire.

S'il est vrai qu'avec l'apparition d'un monstre à morphologie pareille à celle du dragon, notre auteur dresse un tableau où s'affrontent des ennemis, empire contre empire, et rouvre la question *qui dirige le monde?*, cette prétendue « autorité » quatre fois répétée (13.2, 4-5, 7) ne peut jamais supplanter le pouvoir divin symbolisé, en 5.13, par sa « suprématie ». La seule réponse valable à la question reste, *Dieu est sur le trône, et son Christ aussi*. L'Agneau immolé mais relevé, dont l'agir décisif a été cerné par son ouverture personnelle des sept sceaux (6.1-8.1), a peut-être des rivaux mais n'a pas de pair. Ce qui était implicite dans la vision du chapitre 5 devient explicite ici : du début à la fin, l'histoire du dragon et des autres monstres est le récit d'un échec; selon la perspective fondamentale de l'Apocalypse, Dieu seul est Roi est c'est à lui, et à lui seul, que l'homme doit son obéissance.

Résumons notre propos concernant le monstre marin (13.1-10). Ses traits le caractérisent comme travestissement du Crucifié-Ressuscité qui, dans sa victoire véritable, exerce le vrai pouvoir légitime sur l'univers, au nom du Dieu souverain. Anti-Messie caricaturant de plusieurs manières l'Agneau, ce monstre n'est qu'un usurpateur qui ne peut contrefaire qu'en apparence la royauté du vrai Christ. Aveuglés par la puissance quasiment suprême du monstre, les habitants de la terre, eux, sont prisonniers d'une perspective d'en bas et le trouvent invincible (13.4); on a proposé d'en déduire la tentation à laquelle les destinataires de l'Apocalypse étaient sur le point de succomber⁶⁸.

Disons surtout que cette parodie du Messie permet aux fidèles d'Asie d'adopter, ou de maintenir, une perspective d'en haut qui, à la lumière de la vraie victoire-dans-la-défaite du Christ, reprenait les

68. Ainsi Bauckham, *Climax*, p. 233-235, dans une discussion qui présuppose de voir, en l'Apocalypse johannique, l'adaptation chrétienne d'un rouleau de guerre sainte. Aux chrétiens se trouvant impuissants devant la force irrésistible de Rome/la société païenne (= le monstre), où refuser les compromis signifierait devenir victimes, l'Apocalypse aurait permis de voir, dans leur propre témoignage fidèle, le moyen de combattre et de vaincre le monstre : par leurs propres souffrances, relues à la lumière des souffrances de l'Agneau immolé-mais-debout, ils remporteraient la victoire finale sur le pouvoir politique et militaire. [suite de la note page suivante]

revers essayés sur leur chemin de foi et d'obéissance pour n'y voir, au final, que des contretemps. D'ailleurs, dès que l'Agneau se laisse apercevoir en triomphe devant le trône (5.6), dans une anticipation de la réalisation de ses pleins droits au moment de sa parousie (19.11-21), ils savent en principe que les soi-disant victoires des adversaires monstrueux ne sont qu'apparentes et que ce qui compte, c'est comment on voit les choses, ou plus exactement, comment on les interprète.

DÉTOUR HISTORIQUE 3 Déchiffrer la parodie christologique?

Signalons ici, sans l'épouser, l'idée que pour parodier le Messie crucifié et ressuscité, l'auteur de l'Apocalypse aurait fait correspondre son monstre marin « à de réels aspects de l'histoire de l'empire, au caractère du culte impérial, et à des attentes courantes concernant l'avenir de l'empire »⁶⁹. Ainsi la parodie christologique s'inspirerait-elle d'une entité politico-religieuse, déification oppressante du pouvoir, repérable dans l'expérience de Jean et de ses destinataires. C'est depuis un siècle qu'on relève un parallélisme polémique reliant *culte de l'empereur* et *culte chrétien* ou, dans sa version plus élaborée, opposant *empire du Christ* et *Empire romain avec tout son appareil*⁷⁰. Les contributions récentes ne manquent pas qui continuent à lire, dans la parodie christologique de l'Apocalypse, l'expression d'une critique politique⁷¹ : mais n'est-ce pas

68. [suite] Indépendamment de la question du bien-fondé du décodage *monstre marin* = *Rome/société païenne*, l'inconvénient de cette proposition saute aux yeux : elle suppose que les fidèles du Crucifié-Ressuscité vivant, à la fin du premier siècle (selon la datation à laquelle adhère Bauckham), en Asie – territoire ensemencé par l'Évangile paulinien – n'auraient compris la dimension crucimorphe de leur vie de disciples du Crucifié, qu'à la lecture du message de l'Apocalypse!

69. Bauckham, *Climax*, p. 451.

70. A. Deissmann, *Light from the Ancient East*, trad. R.M. Strachan, Londres, Hodder and Stoughton, 1910, p. 346; E. Stauffer, *Christ et les Césars*, trad. G. Duchet-Suchaux, Paris et Colmar, Alsatia, 1956, chapitre intitulé « Jean et Domitien », surtout p. 196-199, 213-214. Voir aussi, plus récemment, P. Barnett, « Polemical Parallelism : Some Further Reflections on the Apocalypse », *Journal for the Study of the New Testament* 35, 1989, p. 111-120.

71. Dans une rubrique intitulée « Ou Dieu, ou Satan », F. Vouga, *Geschichte des frühen Christentums*, Tübingen et Bâle, Francke Verlag, 1994, p. 261-262, propose que la thématisation la plus claire, dans l'Apocalypse, d'une critique politique se trouve dans Apocalypse 12.1 à 13.18. Pour cet exégète, Jean aurait puisé dans la tradition radicale apocalyptique de quoi opérer une critique du totalitarisme romain, dans le but de contrer, dans les Églises d'Asie, une certaine légitimation de l'État, liée au souhait de coexistence passive avec lui; [suite de la note page suivante]